

Les manifestations du « sentiment national » en Europe centrale et orientale, du XVI^e siècle au XXI^e siècle

colloque AXECO

Jeudi 30 novembre – Vendredi 1^{er} décembre 2023

Organisateurs : Olga Gille-Belova, Nicolas Patin, Éric Suire (CEMMC)

Salle de Projection de la Bibliothèque universitaire, Niveau 6

Résumés des communications

Jeudi 30 novembre 2023

1. La fabrique du « roman national »

Florin Turcanu (professeur à la Faculté de Science Politique de l'Université de Bucarest, Roumanie) : « L'historien Nicolae Iorga et la pédagogie du sentiment national en Roumanie, des années 1900 au début de la Seconde guerre mondiale »

À côté de son œuvre érudite d'historien internationalement reconnu, Nicolae Iorga a sciemment développé une infatigable activité « d'alphabétisation nationale » en direction des différents milieux sociaux roumains – à commencer par le milieu rural –, sans oublier les élites roumaines qu'il dénonçait dans les années 1900 comme étant déracinées et « francisées ». Il a œuvré à travers des livres de vulgarisation historique, des créations dramatiques à thématique historique, des conférences publiques et des écoles d'été, auxquels s'ajoutent sa revue *Neamul Românesc pentru Popor* (« La Nation Roumaine pour le peuple ») et, après 1930, une longue série d'émissions radiophoniques intitulée « Leçons dans l'obscurité ». Il est important d'éclairer ce volet peu étudié de l'activité de l'historien, qui devait lui attirer à l'époque le surnom, en partie ironique, d'« Apôtre de la Nation ».

Daniel Baric (MCF à Sorbonne Université – UFR d'études slaves) : « L'atelier du roman d'August Šenoa : un roman national pour quelle(s) nation(s) ? Création et réceptions, XIX^e-XX^e siècles »

Figure majeure de la littérature croate et sud-slave de la seconde moitié du XIX^e siècle, August Šenoa (1838-1881) a consciemment élaboré un projet de résurrection du passé

« national », reposant sur une poétique à la fois romantique et réaliste. Collaborant étroitement avec des historiens, prenant part aux controverses historiques de son temps, il propose à ses lecteurs, à travers ses romans les plus lus (jusqu'à nos jours) une immersion répétée dans le XVI^e siècle. La contribution se propose d'éclairer les raisons de l'intérêt privilégié qu'il développe, dans le contexte impérial austro-hongrois, pour l'époque moderne : l'essor d'une bourgeoisie urbaine à Zagreb, les révoltes paysannes et les guerres des Uscoques apparaissent en arrière-plan d'une conscience nationale que le lecteur est invité à ressentir à son tour. Les mécanismes de la réception de cette œuvre dans l'espace sud-slave au XX^e siècle mettent au jour, au-delà de son succès éditorial durable, différentes formes d'appropriation du projet romanesque.

Dzianis Kandakou (enseignant-chercheur programme PAUSE, ex-doyen de la faculté des humanités à l'Université d'État de Polotsk – Bélarus) : « *Samvydat* et le sentiment national au Bélarus à l'époque soviétique (1963-1991) »

L'histoire du *samvydat* (*samizdat* en biélorussien) dépasse largement le cadre littéraire. Elle relève surtout de l'histoire sociale et culturelle. Créant de nouveaux espaces et formes de sociabilité littéraire, valorisant l'héritage linguistique et historique du pays, le *samvydat* contribue largement à l'émergence d'une génération d'écrivains qui préservent les liens que le pouvoir soviétique aspirait à couper, et avancent une autre idée de la littérature nationale, plus inclusive et plus libérale. Loin de devenir concurrentielles, les éditions et publications en russe et en biélorussien se complètent et entrent souvent en dialogue.

Olga Gille-Belova (MCF UBM – CEMMC) : « Ré-inventer une nation : le narratif sur la nation biélorusse dans le discours d'Alexandre Loukachenko »

2. Jeux d'échelles. De l'expression locale du sentiment national à la question de l'intégration européenne

Benjamin Landais (MCF Université d'Avignon – Centre Norbert Élias) : « Matrice impériale et expression locale du sentiment national dans les guerres austro-ottomanes au XVIII^e siècle »

Considérer le sentiment national comme le produit des transformations sociales, de la modernisation politique et des institutions « nationalisantes », États et Églises en premier lieu, n'est pas contradictoire avec l'idée que l'événement, par son intensité traumatique et sa charge mémorielle, contribue à révéler et à façonner durablement ce sentiment. La convergence des deux processus peut s'observer dans les affrontements successifs entre empire Ottoman et monarchie habsbourgeoise à l'époque moderne. Chacune de ces guerres constitue un moment critique de redéfinition identitaire dans toute l'Europe centrale et balkanique. La mobilisation différenciée des couches sociales et des groupes combattants nourrit un discours impérial sur le « caractère national », qui n'est pas sans conséquence sur les pratiques locales de gouvernement

et le façonnement de l'identité des peuples. Mais l'on ne saurait se contenter d'une vision strictement verticale de la fabrique des identités. L'étude du Banat au XVIII^e siècle – région frontalière où s'affrontent Habsbourg et Ottomans au cours de trois conflits (1716-18, 1736-39, 1788-91) – permet d'observer la rétroaction entre un régime de définition exogène – étatique – de la « nation » et ses expressions endogènes. Concrètement, il s'agit de confronter les politiques habsbourgeoises d'assignation identitaire, d'une part, et des manifestations de l'unité communautaire (municipalités urbaines, troupes des confins militaires, corps de métier), de l'autre. L'analyse des écrits produits après chaque guerre témoigne d'une concurrence des mémoires : qui fut responsable des prises d'arme ? Qui se montra fidèle, qui trahit ? Qui fit le sacrifice le plus douloureux ou le plus déterminant ? Les définitions les plus grossières de l'appartenance et les récits les plus monolithiques se retrouvent dans le corpus impérial (correspondances et mémoires administratifs), qui trie essentiellement entre peuples amis et peuples ennemis : des nations serbe, illyrienne, valaque et grecque aux contours souvent flous.

À l'inverse, les expressions politiques locales (pétitions collectives) s'attachent à célébrer un comportement ou une action glorieuse à l'échelle d'un groupe d'interconnaissance qui n'est cependant pas celui de la nation. Leurs auteurs se placent dans une généalogie courte, remontant rarement au-delà de trois générations. Ils ne partagent ni l'obsession nobiliaire pour la lignée, ni la croyance nationaliste en une origine ancestrale des peuples. Les concessions faites aux catégories de perception des peuples par les autorités impériales sont cependant de plus en plus visibles. La diversité et la polysémie des ethnonymes utilisés au début du siècle laissent la place à une uniformisation des usages. Cette situation est le résultat d'un apprentissage de longue haleine de la politique impériale par les notables qui souhaitent voir leurs doléances aboutir. C'est aussi la conséquence du recrutement croissant, à partir des années 1760, d'officiers d'origine locale dans l'administration habsbourgeoise. Ces derniers participent désormais à la production d'un discours impérial sur les distinctions entre peuples et aux dispositifs de gestion différentielle qui y sont liés : dans la politique agraire et, surtout, scolaire. À la fin des années 1780, le sens attribué au « sentiment national » animant les Serbes du Banat dans leur lutte contre les Ottomans ne souffre plus de l'ambiguïté des conflits précédents.

Nicolas Patin (IUF – MCF UBM – CEMMC) : « Les Allemands et leurs doubles. Le miroir identitaire troublé des soldats allemands face aux “ Allemands ethniques “ dans les deux guerres mondiales (1914-1945) »

Oana Macovei (MCF Droit public – Université Toulouse Capitole) : « Le sentiment national dans les PECO, en tant que membres de l'Union européenne »

Comment l'appartenance à l'Union européenne influe-t-elle sur les manifestations du sentiment national dans les PECO ? En partant des exemples polonais, hongrois, bulgare et roumain, il convient de remarquer que la participation à l'Union, sous la devise « *unis dans la diversité* », illustre des dynamiques complexes :

- d'une part, la recherche du sentiment national comme forme d'identification parmi les 27 membres de l'Union. Ainsi, la grande réunification Ouest-Est à partir de 2004, par

l'adhésion des dix PECO, suivie de celle de 2007 avec la Roumanie et la Bulgarie, a conduit, dans ces États, à des formes variables d'alignement aux standards européens d'appartenance à l'Union européenne.

- d'autre part, la revendication du sentiment national comme forme de contestation de ces mêmes standards européens, allant à présent jusqu'aux dérives populistes en Roumanie-Bulgarie/à la rhétorique de l'État illibéral en Hongrie/ou à la crise des valeurs du libéralisme européen en Pologne.

Ces constats, à approfondir bien évidemment, s'appuient principalement sur des analyses comparatives de la jurisprudence européenne en la matière (le dialogue des juges, européen et nationaux), mais aussi sur les approches institutionnelles et les discours politiques. Du côté des juristes, les catégories et les méthodes restent bien particulières par rapport à d'autres disciplines. Le concept de « *sentiment national* » est vu plutôt par le prisme de notions juridiques spécifiques telles que l'identité constitutionnelle, la primauté des constitutions, la souveraineté, l'intérêt national, etc.

Vendredi 1^{er} décembre 2023

3. Le sentiment national dans sa dimension culturelle

Jarosław Dumanowski (professeur à l'université Nicolas Copernic – Toruń, Pologne) : « ‘Brochet à la polonaise’. La construction de l'identité nationale dans les livres de cuisine polonais aux XVI^e-XVIII^e siècles »

Depuis le Moyen Âge, les livres de cuisine manuscrits décrivent des recettes de plats qualifiés d'anglais, d'italiens, de français, d'allemands ou de hongrois. Au XV^e siècle, un manuscrit tchèque comportait plusieurs recettes de brochet en polonais. Au XVI^e siècle, ce plat est déjà décrit dans des ouvrages allemands et hongrois, et au siècle suivant, il se manifeste dans des textes suédois. Au XVIII^e siècle, la recette apparaît dans plusieurs livres de cuisine français. Le célèbre linguiste Roman Jakobson a analysé des recettes de brochet à la polonaise du XVI^e siècle, présentant la cuisine comme une sorte de langage spécifique.

Ce qui est intéressant dans l'histoire de ce plat, c'est son retour en Pologne et l'utilisation de recettes tchèques, allemandes puis françaises pour manifester l'identité et la spécificité nationales. Malgré le caractère conventionnel et stéréotypé de tels noms, le cas du brochet à la polonaise semble assez particulier. Il s'agit d'un plat de carême, spécialité de la cuisine polonaise, contrastant notamment avec les habitudes alimentaires des Allemands protestants.

L'évolution de la recette nous montre non seulement un changement dans l'esthétique du goût, mais aussi la libéralisation progressive du jeûne. Paul Tremo, le chef de Stanislas Auguste Poniatowski, utilisait ces recettes de manière inhabituelle. Dans le cadre des conflits idéologiques et politiques de l'époque, il a présenté, à la fin du XVIII^e siècle, une proposition de synthèse des traditions polonaises avec les modèles français modernes, en utilisant, entre autres, le brochet « polonais » qu'il avait ramené de France.

Stanisław Roszak (professeur à l'université Nicolas Copernic – Toruń, Pologne) : « La Prusse royale, le Royaume de Prusse et la République de Deux Nations. Disputes sur la nationalité et l'appartenance culturelle de Nicolas Copernic au XVIII^e siècle »

Nicolaus Copernic – éminent astronome, économiste et juriste né à Toruń et formé aux universités de Cracovie, Bologne, Padoue et Ferrare – est devenu au XVIII^e siècle l'un des héros fixés dans la mémoire locale et nationale. À Toruń, son lieu de naissance, et à Frombork, son lieu d'activité en tant que chanoine du chapitre de Warmie, des épitaphes lui sont dédiées. Un savant collectionneur de livres érudits, J. A. Jablonowski, fonde sa première statue en 1766. Les journaux soulignent la nécessité de commémorer les travaux et les réalisations scientifiques de l'éminent mathématicien et astronome.

La communication s'efforcera de montrer les raisons de l'inscription de Copernic dans différents litiges :

- entre les catholiques polonais et les protestants de Toruń après le tumulte en 1724.
- entre les savants polonais et allemands, éditeurs de sources historiques, à la même époque.

Les traductions du livre populaire de Fontenelle, *Les Entretiens sur la pluralité des mondes*, offrent un reflet intéressant de la dispute sur la nationalité de Copernic. La traduction allemande de J. Ch. Gottsched et du professeur d'école piariste E. Dębicki sont une tentative d'intégrer Copernic dans le domaine de la culture allemande et polonaise.

Au XIX^e siècle, la dispute prend une orientation nouvelle, étant renforcée par la politique nationale de l'État prussien. En outre, elle est traitée par les Polonais, après la disparition de leur État, comme un élément de renforcement de la culture et de l'identité nationale dans la lutte contre les partitionnaires.

4. Le regard de l'étranger sur le sentiment national en Europe centrale

Éric Suire (professeur d'histoire moderne UBM – CEMMC) : « “Nous voyons encore cette Couronne illustre en grand danger d'estre mise en pieces”. Le Déluge dans les *Mémoires* de Michel de Marolles »

Michel de Marolles (1600-1681), abbé de Villeloin, fut un homme de Lettres et un traducteur fécond, mais aussi un serviteur fidèle de la famille de Nevers et un proche de la reine de Pologne Louise-Marie de Gonzague. Dans ses *Mémoires*, achevés en 1656, l'évocation du Déluge interpelle : l'écrivain y exprime une vive compassion, empreinte de sincérité, pour un pays qu'il n'a jamais visité, et auquel les écrivains français s'intéressèrent peu avant la fin du XVII^e siècle. Qu'est-ce qui a pu susciter, chez l'abbé de Villeloin, ce sentiment de solidarité avec la nation polonaise, occupée par l'envahisseur suédois ? La communication propose quelques pistes d'interprétation qui éclairent les ressorts du sentiment national chez les élites de la période.

Róbert Jelenfi (Doctorant à l'Université Eötvös Loránd de Budapest, Hongrie) : « Deux diètes en Hongrie pendant la guerre austro-turque vues par la *Gazette de France* »

En 1681, après une interruption de près de vingt ans, l'Empereur Léopold, également roi de Hongrie, convoqua une diète dans le pays, suivie d'une autre en 1687. Ces diètes se déroulèrent dans des contextes de politique intérieure et étrangère complètement différents. En 1681, craignant Emeric Thököly, le chef des mécontents hongrois, et les Turcs préparés à la guerre, Léopold était sous la contrainte d'avouer l'échec de la politique absolutiste des Habsbourgs en Hongrie, tandis qu'à l'Ouest, également, il subissait des défaites importantes, découlant de la politique de réunion de Louis XIV. La perte de Strasbourg, par exemple, eut lieu en même temps que la diète hongroise. En revanche, en 1687, Léopold était à l'apogée de sa puissance, grâce aux succès militaires contre les Turcs depuis 1683, et la récupération du territoire hongrois. Selon la théorie de l'État de l'époque, les souverains n'étaient pas tenus de respecter les lois et les traditions des territoires conquis par la force. Les États hongrois étaient donc pressés de s'arranger entre eux, pour éviter le sort des tchèques qui étaient devenus un pays héréditaire des Habsbourgs en 1629.

Malgré leurs différences, les deux assemblées furent des diètes de couronnement, puisqu'en 1681, l'Impératrice Éléonore fut couronnée reine de Hongrie, et, en 1687, le prince héritier Joseph fut couronné roi de Hongrie. Ces deux assemblées offrent donc de nombreuses possibilités de comparaisons. Dans mon intervention, je présenterai les nouvelles de la *Gazette de France* relatives à ces deux diètes. Grâce à sa proximité avec le pouvoir, ce journal publiait des informations particulièrement pertinentes. À mon avis, il est important de montrer quelles informations étaient utiles pour le gouvernement de Louis XIV, au sujet des événements domestiques hongrois, au milieu des conflits armés qui ont redessiné le paysage européen. Quelle est l'image donnée par la *Gazette* de la Hongrie, qui, en 1681, était un pays « mutilé » et endommagé par Emeric Thököly, alors qu'en 1687, l'unification de la Hongrie historique (Hongrie ottomane, Hongrie royale et la Transylvanie) était devenu un objectif réaliste ?

Il est également important d'examiner si la *Gazette* identifie et reconnaît les acteurs les plus importants de la politique hongroise, tels que la noblesse laïque et ecclésiastique, les dignitaires, et si ce périodique comprend l'essence de leurs luttes et de leurs objectifs. Détail crucial : au cours des deux diètes, il y eut de sérieuses luttes pour les intérêts des protestants. C'était une question sensible en France après 1685. Les questions de la désinformation et de la rétention de l'information se posent également. Quel est le niveau de détail de la couverture, par la *Gazette*, des « procès protestants » en Hongrie en 1687, et de la résolution de ce grief à la diète, sachant la politique de Louis XIV à l'égard des réformés ? La *Gazette* nous donne également des descriptions détaillées des cérémonies de couronnement dans le cadre des diètes, qui pouvaient être interprétées par le lectorat français comme un « langage universel ». Lors de ces cérémonies, il est possible d'apprécier le statut des dignitaires hongrois par rapport à l'élite impériale.